

En pleine nuit, lorsque je suis en train d'écrire mes romans dans ma chambre qui est aussi mon bureau, il m'arrive parfois de me trouver incroyablement arrogante, stupide et ridicule. Vers la fin de l'hiver ou au début du printemps.

YÔKO OGAWA

La bénédiction inattendue

écrits traduits du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle

Le poêle à mazout est placé près de ma table, mais il n'est plus allumé. Tout est calme de l'autre côté des fenêtres, on n'entend aucun bruit, et le ciel est saturé d'obscurité.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

De la fascination d'une convalescente pour le destin d'un petit champion de natation à l'erreur d'une romancière se présentant spontanément à son lecteur ; des écrits d'une enfant solitaire à l'inquiétude d'une mère pour un chien aux yeux tristes ; de l'empreinte délicate d'une aile de papillon à la réminiscence d'un sentiment perdu : ce livre est un véritable miroir de l'œuvre de Yoko Ogawa.

Sept récits à lire en écho au recueil intitulé : *Les Paupières* (Actes Sud, 2007), sept révélations subtiles, comme autant de voiles à soulever pour atteindre les rivages de l'imaginaire.

“LETTRES JAPONAISES”

série dirigée par Rose-Marie Makino-Fayolle

YOKO OGAWA

Yoko Ogawa est née en 1962. Elle vit au Japon. Elle a obtenu les prix littéraires les plus prestigieux et une reconnaissance aujourd'hui internationale. L'ensemble de son œuvre en français est publié aux éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

LA PISCINE, 1995.

LES ABEILLES, 1995.

LA GROSSESSE, 1997.

LA PISCINE / LES ABEILLES / LA GROSSESSE, Babel n° 351, 1998.

LE RÉFECTOIRE UN SOIR ET UNE PISCINE SOUS LA PLUIE
suivi de *UN THÉ QUI NE REFROIDIT PAS*, 1998.

L'ANNULAIRE, 1999 ; Babel n° 442, 2000.

HÔTEL IRIS, 2000 ; Babel n° 531, 2002.

PARFUM DE GLACE, 2002 ; Babel n° 643, 2004.

UNE PARFAITE CHAMBRE DE MALADE suivi de *LA DÉSAGRÉGATION DU PAPILLON*, 2003 ; Babel n° 704, 2005.

LE MUSÉE DU SILENCE, 2003 ; Babel n° 680, 2005.

LA PETITE PIÈCE HEXAGONALE, 2004 ; Babel n° 800,
2007.

TRISTES REVANCHES, 2004.

AMOURS EN MARGE, 2005.

LA FORMULE PRÉFÉRÉE DU PROFESSEUR, 2005.

LES PAUPIÈRES, 2007.

Titre original :

Guzen no shukufuku

Editeur original :

Kadokawa Shoten Publishing Co., Ltd., Tokyo

© Yoko Ogawa, 2000

représentée par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2000

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00856-7

YOKO OGAWA

La Bénédiction inattendue

récits traduits du japonais
 par Rose-Marie Makino-Fayolle

ACTES SUD

LE ROYAUME DES DISPARUS

En pleine nuit, lorsque je suis en train d'écrire mes romans dans ma chambre qui est aussi mon bureau, il m'arrive parfois de me trouver incroyablement arrogante, stupide et ridicule. Vers la fin de l'hiver ou au début du printemps. Le poêle à mazout est placé près de ma table, mais il n'est plus allumé. Tout est calme de l'autre côté des fenêtres, on n'entend aucun bruit, et le ciel est saturé d'obscurité.

Cela m'arrive brusquement, sans aucun signe avant-coureur, comme une crise d'asthme. Cela n'a aucun rapport avec un manque d'inspiration ou un blocage alors que le délai de remise de mon manuscrit approche. Parce que je sais bien que je ne suis pas douée pour écrire des romans.

Quelle vulgaire imbécile je fais, quelle prétentieuse inculte, quelle étourdie sans principes ! J'ai blessé beaucoup de gens, je les ai lassés, j'ai trahi leurs espoirs, j'ai commis des échecs irréparables. En fin de

compte, certains ont disparu sans rien dire avec beaucoup de discrétion, tandis que d'autres m'ont laissée après m'avoir décoché une dernière flèche sans chercher à dissimuler leur regard méprisant et ne sont plus jamais manifestés.

Le monde entier me tourne le dos. Personne ne m'aime. Personne ne lit mes romans...

Je pose mon stylo, et après avoir vérifié que l'encre est sèche, je rassemble mes feuillets et range le tout dans mon tiroir.

J'entends la respiration régulière de mon fils dans son lit de bébé. Son seul ami, un escargot en peluche, a fait la culbute à son chevet, et l'un de ses tentacules est tordu. Un peu de purée de potiron est collée à l'intérieur de sa coquille, qui a dû tomber tout à l'heure quand je lui ai donné son petit pot.

Apollo, ah oui, Apollo, il dort lui aussi. Seul le bout de son museau est sous le lit tandis que son derrière tout rond est tourné vers moi, dans la posture qu'il adopte toujours pour dormir.

Je pose ma main sur son dos. C'est doux et tiède. Il continue à dormir sans rien savoir, sans même remuer le bout de la queue. Et je me rends compte que cette respiration, que je croyais celle de mon fils, est en fait celle d'Apollo.

Alors que tout à l'heure encore j'étais en train d'écrire un roman, je ne me souviens

déjà plus de l'histoire. Les doigts qui seraient mon stylo à moitié enfouis dans le poil beige d'Apollo, je me demande avec angoisse ce que je vais faire si cette crise ne passe pas.

Qu'il s'agisse d'une longue histoire de mille ou deux mille feuillets que je passerais des heures, pendant plusieurs années, à écrire petit à petit, ou d'une miniature de quelques pages qui pourrait tenir dans le creux de la main, le roman m'évoque une forêt. Les arbres y sont si serrés qu'aucune lumière n'y accède, la forêt si profonde que, en dehors de mes pas foulant la terre humide, on n'y entend pas le moindre gazouillis. Je m'aventure craintivement vers le fond de la forêt en grelottant, en écartant les feuilles piquantes, les branches pourries et les lianes entrelacées.

Si j'arrive à traverser ces buissons, je verrai peut-être le soleil ; si je franchis cet escarpement, je trouverai peut-être un lac d'eau pure. C'est ainsi que je me console. Si j'arrive à me débrouiller dans ces terres marécageuses...

Et soudain, je tombe au fond d'une grotte. La roche à mes pieds est dure et instable, des gouttes d'eau froide tombent de la voûte. Il fait noir et je ne vois rien. Si je tends la main, le bout de mes doigts n'en finit pas d'être aspiré vers l'obscurité.

Dans ces moments-là, je pense au royaume des disparus.

“Le royaume des disparus.” Je murmure ces mots sans pouvoir réprimer l’angoisse qui m’étreint. Mais il n’y a pas d’erreur. Alors que j’étais à la recherche des mots de mon roman, dans un coin de la grotte, je me suis retrouvée à la recherche du royaume.

Le royaume où vivent les disparus qui, sans dire au revoir, sans regrets, se sont fauilés à travers un passage secret pour s’effacer de ce monde. Le royaume où le premier venu ne peut pénétrer aussi facilement.

C’est certainement un endroit débordant de lumière au bout de la steppe. Même un chewing-gum recraché par quelqu’un y dégage une bonne odeur. Le ciel est haut, la brise souffle doucement, on peut avancer et avancer encore, il n’y a pas de fin.

De temps à autre des gens s’agitent à la recherche du passage secret, mais la plupart du temps, ils en sont quittes pour leur peine. Car les habitants du royaume sont les seuls à le connaître et n’en repartent jamais.

Je pense que cette grotte y conduit peut-être. Je suis à deux doigts d’y être. En tendant l’oreille avec un peu plus d’attention, je devrais entendre le bruit du vent dans le royaume.

C'est à l'âge de neuf ans que j'ai compris pour la première fois de ma vie la signification du mot disparition. C'est la fille d'un marchand de tapis de mon quartier qui me l'a expliqué.

— Mon oncle qui est parti acheter des agneaux dans le désert de Takla-Makan, il ne revient pas, tu sais. Il a disparu, vois-tu.

Comme son ton était maniéré mais aussi vaniteux, je ne m'étais pas appesantie sur la gravité de la situation dans laquelle se trouvait sa famille. Le nom aux résonances étranges de ce désert avait plutôt stimulé mon imagination romantique.

— Ce désert de je ne sais quoi, il est où ? questionnai-je.

— Au fin fond de la Chine. Tellement loin qu'il va presque jusqu'en Afghanistan.

Nous étions de la même année, mais elle avait un trou dans le cœur et n'allait pas à l'école. Elle ne sortait pratiquement jamais de chez elle sauf pour ses visites à l'hôpital, et pour quelqu'un qui vivait confiné à la maison, elle avait une connaissance surprenante des choses du monde.

Elle débitait les mots difficiles, sans donner d'explications jusqu'à ce que je lui en demande, mais dès que je lui soumettais une question, elle en profitait pour déployer de nouvelles connaissances, l'air de dire que j'étais vraiment une bonne à rien.

— Qu'est-ce qu'il voulait faire, ton oncle, en achetant des moutons ?

— Quelle idiote ! Comment crois-tu qu'on fait les tapis ? D'ailleurs, ce ne sont pas de simples moutons. Il faut la laine qui pousse sur les flancs des agneaux qui vivent sur les hauts plateaux. Parce qu'elle est imprégnée de suint et qu'elle est souple et brillante. Les tapis de chez nous sont tous de la meilleure qualité, tu sais.

— Mais tu crois que des moutons peuvent vivre dans le désert ?

— Ce ne serait pas plus normal de me demander d'abord comment mon oncle a disparu ?

Elle donna une chiquenaude au dos d'un tapis roulé appuyé contre le mur. La poussière s'éleva dans le rai de lumière qui pénétrait par la lucarne. Un peu décontenancée, je m'excusai sans savoir en quoi ma question était impolie. En réalité, je n'avais pas très bien compris la signification du mot disparition.

Nous étions dans la réserve qui se trouvait derrière le magasin, où étaient entreposés des tas de tapis. Il y en avait de toutes sortes : à longs poils, avec des franges, des motifs géométriques, des taches. Il y avait des toiles d'araignées au plafond, le sol grinçait désagréablement et l'air était saturé de poussière au point d'être irrespirable.

— Papa est parti à sa recherche, mais je crois qu'il n'a pas beaucoup de pistes. C'est quand même le désert de Takla-Makan, alors tu sais, soupira-t-elle.

J'acquiesçai précautionneusement pour ne pas la froisser.

En fait, les adultes nous avaient interdit d'entrer dans cette réserve où nous tenions souvent nos réunions secrètes. Peut-être craignaient-ils pour son cœur la nocivité de cet air lourd et glacé ? Mais la pénombre ambiante faisait que cet endroit lui ressemblait plus que tout autre.

A cause du trou de son cœur, sa peau était translucide comme un cachet, au point qu'on avait l'impression qu'elle se mettrait à fondre si on la touchait imprudemment du bout des doigts humides. Alors qu'elle avait tout juste la taille d'une enfant de six ans, une impression de vieillesse se dessinait autour de ses yeux, sur son front et ses pommettes, et ce déséquilibre nichait un peu partout sur son corps.

Mais le plus frappant, c'étaient ses lèvres. Elles étaient si minces, lisses et d'une pâle couleur violette qu'on avait du mal à croire qu'elles pouvaient prononcer des mots aussi difficiles.

J'aimais les voir remuer dans la pénombre de la réserve.

— Mon oncle se procurait toujours des laines supérieures, tu sais. Il voyageait dans le monde entier à la recherche d'agneaux. Il était capable de savoir instantanément si leur laine pouvait faire ou non de beaux tapis. D'une caresse sur la poitrine du mouton. C'était un oncle fort et doux. Bien sûr, je suis triste moi aussi.

Elle avait posé le menton sur ses genoux serrés entre ses bras. Sous cet angle, ses lèvres me paraissaient encore plus proches.

— Tu sais, je ne le dis qu'à toi, mais quelque part dans mon cœur je suis soulagée. Tu ne me méprises pas, hein ?

— Bien sûr que non.

Je priais pour que l'angle de ses lèvres ne se déplace pas.

— Je suis tellement soulagée à l'idée de ne plus être obligée de prendre ses horribles médicaments, tu sais.

Je savais que son oncle lui envoyait de toutes sortes de destinations de grandes quantités de médicaments douteux réputés bons pour le cœur. Des remèdes aux formes et aux odeurs variées, allant des noix, des racines, des écorces et des champignons au scorpion conservé dans de l'huile, au testicule de dauphin ou au placenta de babouin. Elle faisait semblant de les prendre et les jetait souvent sous le plancher de la réserve. L'infusion de corne de rhinocéros avait coulé entre les lattes, l'œil de phoque séché s'était retrouvé enfoncé dans un nœud du bois.

— La veille de sa disparition, il paraît que mon oncle, qui s'était procuré la laine de quinze agneaux, était de très bonne humeur. Il les avait tous dépouillés lui-même et il devait rentrer et les rapporter à la maison dès que le sang aurait séché. Mais il a appris que des agneaux de la meilleure

qualité étaient nés dans une autre tribu de nomades, et il en a eu envie.

Elle arrondit le dos et toussa. Les tapis dégageaient une odeur de bête sauvage et même moi j'avais des difficultés à respirer si je restais trop longtemps dans la réserve. Mais c'était peut-être dû à l'odeur des remèdes rejetés.

— Tous les tapis qui se trouvent là ont été faits avec des agneaux tués par mon oncle. Il était réputé comme écorcheur. Il ne se contentait pas de tondre la laine, sa façon de faire était de les dépouiller. Parce que comme ça, la laine est plus soyeuse et se conserve mieux. Il ne les faisait pas souffrir, tu sais. Les moutons se retrouvaient tout nus avant d'avoir eu le temps de se demander ce qui leur arrivait. Tiens ? se disaient-ils et ils se retrouvaient au ciel. Il plantait son couteau dans leur front et leur fendait le dos d'un seul coup. Tout en faisant attention à ne pas abîmer les flancs et la poitrine si précieux, mais hardiment, il les dépouillait à grands coups qui déchiraient l'air.

Ses lèvres violet pâle remuaient beaucoup. Le soleil baissait, et l'inclinaison du rai de lumière changeait. Les tapis roulés qui nous surplombaient, pressés les uns contre les autres, nous retenaient prisonnières.

— Pour dépouiller de nouveaux agneaux, il s'est aventuré dans le désert de Takla-Makan. Droit vers l'horizon, sans carte, sans

se retourner, avec seulement son couteau dans sa ceinture. Et il a disparu comme ça. En laissant les agneaux.

Ce fut ma première rencontre avec les disparus.

Je me demande combien il peut y avoir de disparus dans le monde. Selon quelle proportion dans une vie peut-on devenir ami avec quelqu'un qui compte un disparu parmi ses proches, ou connaître soi-même un disparu ?

Il m'arrive de me demander si je n'ai pas été choisie en particulier. Si je ne suis pas chargée par Dieu de remplir un certain rôle auprès d'eux.

Si je me retourne sur mon passé, je m'aperçois que les ombres des disparus ont toujours été à mes côtés. Ils m'accompagnent, se tenant parfois discrètement en retrait, parfois avec une telle force qu'ils me recouvrent tout entière. Leur ombre ne disparaît jamais. Même si elle peut s'éloigner momentanément, je me rends compte que la main d'un disparu vient soudain de m'effleurer l'épaule.

Après la fille du marchand de tapis, il y a eu le garçon obèse et gaucher assis à côté de moi en sixième année d'école primaire. Il avait perdu son grand-père.

Son grand-père était parti un jour chez le dentiste et n'en était jamais revenu.

Allongé sur le fauteuil, il avait enlevé son dentier, l'avait déposé sur la tablette, avait attendu son tour. Les gens du cabinet dentaire avaient témoigné de ce qu'il était comme d'habitude. Il était apparu à l'heure de son rendez-vous, avait échangé deux ou trois mots concernant le temps avec les personnes à l'accueil, puis, assis sur un fauteuil de la salle d'attente, avait lu une revue sur la pêche. Il était en sandales, avec ses vêtements ordinaires, et ne transportait pas de bagages pour aller loin.

— Ah, excusez-moi un instant, avait-il dit comme s'il se souvenait soudain de quelque chose.

Puisqu'il avait enlevé son dentier, sa prononciation n'était pas très claire, mais il paraît qu'il n'avait pas l'air grave.

Il avait détaché la bavette accrochée autour de son cou, quitté la salle de consultation en faisant claquer ses sandales d'intérieur. Et il n'avait plus jamais réapparu. Il n'avait laissé que son dentier derrière lui.

— Il a été fabriqué spécialement dans une matière nouvelle.

Le garçon me montrait le dentier. Celui-ci était exposé sur le manteau de la cheminée avec la pendule en bronze, les verres à champagne et un compotier argenté.

Les gencives étaient d'un rouge frais comme si elles étaient encore recouvertes de salive, les dents bien alignées d'un blanc

opaque, et les fixations en or brillèrent à la lumière.

Il le posa sur sa main gauche pour mieux me le faire voir. Sa main charnue constituait un socle parfait pour le recevoir.

Je pensais à la cavité buccale de son grand-père où l'appareil aurait dû se trouver. J'avais l'impression qu'il s'était peut-être égaré au fond de cette grotte obscure.

Quant à la responsable de l'infirmierie du collège, il s'agissait de son fiancé. Ils étaient en voyage à Vienne quand il avait soudainement disparu. Ils étaient revenus à l'hôtel après avoir visité la crypte de la cathédrale Saint-Stéphane lorsqu'ils avaient reçu un appel téléphonique du bureau de la crypte : ils avaient retrouvé son agenda et lui demandaient de venir le chercher.

Son fiancé était sorti sans prendre son passeport, la laissant sur ces mots :

— Je reviens tout de suite.

— Quand j'ai regardé dans ses bagages un peu plus tard, j'ai retrouvé son agenda. Il ne l'avait pas perdu. Le coup de téléphone de la crypte n'était même pas vrai, m'avait-elle raconté paisiblement, assise au chevet de mon lit à l'infirmierie.

Elle avait continué, intarissable, sur les dessins des cercueils de la famille des Habsbourg, le tas d'ossements des gens qui étaient morts de la peste ou les cloches de la cathédrale qui résonnaient au loin. A mes

oreilles enfiévrées, son histoire avait eu des accents de conte de fées.

Tous ont disparu soudainement, résolument, sans raison. Pour les disparus, cela semblait la condition la plus importante. Et ceux qui avaient été abandonnés s'approchaient de moi, me racontaient au creux de l'oreille le récit de leur disparition, puis s'éloignaient sans un regret, sans écouter mes impressions.

C'est ainsi qu'au fond de mes oreilles, seul restait le récit, comme la laine des agneaux, le dentier ou l'agenda.

Bientôt, la fille du marchand de tapis subit une opération pour boucher le trou de son cœur. Était-ce en liaison avec la disparition de son oncle ? le magasin ferma de plus en plus souvent, ce qui était entreposé dans la réserve fut emporté, et bientôt le rideau métallique resta baissé et l'enseigne fut enlevée. Toute la famille devait déménager dans une ville plus clémente.

Je ne sais pas si le trou fut correctement bouché, mais lorsqu'elle sortit de l'hôpital, le déséquilibre de son corps et la couleur de ses lèvres n'avaient pas changé.

— Tu as eu peur ? la questionnai-je.

— Eh bien, pas tant que ça, tu vois, me répondit-elle après un instant de réflexion.

Sa poitrine sifflait toujours autant, et elle toussait en arrondissant le dos comme avant.

Tous les tapis avaient disparu, l'intérieur de la réserve était vide. Et pourtant, l'odeur habituelle était toujours là.

— Quand est-ce que vous partez ?

— Demain matin très tôt, quand tout le monde dormira encore.

Des paquets de fils entremêlés s'enchevêtraient à nos pieds. La lumière de la lucarne était faible mais suffisante pour éclairer ses lèvres. Elles étaient si proches qu'il m'aurait suffi de tendre le bras pour les toucher, et leur pâle couleur violette se découpait sur l'obscurité.

— Dis... commençai-je, incapable de me retenir, tu ne voudrais pas me montrer ta cicatrice ?

Elle ne fut pas surprise, pas froissée non plus. Elle se contenta de me regarder de son air habituel signifiant que j'étais bonne à rien.

Sa poitrine se dénuda au fur et à mesure qu'elle déboutonnait son chemisier jaune à manches bouffantes. Misérable et sans défense. Les clavicules et les côtes ressortaient à intervalles réguliers, entre lesquels étaient enfouis ses mamelons rétractés.

La cicatrice partait de la naissance de la gorge, droit vers le bas, comme si on avait voulu la fendre en deux. La peau, rouge et boursouflée le long de l'incision, traçait les signes d'une sorte de message secret.